

## Compte rendu

---

« EN COLLABORATION, *Miscellanea Albert Dondeyne. Godsdienstfilosofie. Philosophie de la religion* »

Paul-Émile Langevin

*Laval théologique et philosophique*, vol. 34, n° 3, 1978, p. 321-323.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705693ar>

DOI: 10.7202/705693ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

ENCOLLABORATION, **Miscellanea Albert Dondeyne.**

Godsdienstfilosofie. **Philosophie de la religion** (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, XXXV), Leuven University Press, Éd. J. Duculot, Gembloux (Belgique), 1974, 16 × 24,5 cm, 456 pp.

Les amis, les collègues et d'anciens élèves de Mgr Albert Dondeyne lui ont offert des *Miscellanea* à l'occasion de son éméritat. L'ouvrage comprend 23 communications, dont 14 sont rédigées en français, 7 en flamand et 2 en anglais. Certains de ces exposés sont assez amples et riches pour faire l'objet d'une critique détaillée (je songe surtout aux communications qu'ont fournies A. Gesché, J. Van de Wiele et Mgr Dondeyne lui-même). Je me contenterai toutefois de présenter la thèse et certaines conclusions maîtresses auxquelles en sont arrivés les auteurs des exposés. On me pardonnera de laisser de côté les articles flamands, à cause des difficultés linguistiques qu'ils présentent pour moi.

Un premier article de J. GROOTAERS, intitulé *La réflexion religieuse et l'action pastorale du professeur A. Dondeyne* (pp. 15-40), rappelle l'activité que Mgr Dondeyne déploya vers les années 30 dans le domaine « humain, social, culturel et religieux » pris au sens large, hors du cadre académique de l'Institut Supérieur de Philosophie et de la Faculté de Théologie de Louvain. Mgr Dondeyne militait alors dans l'Action Catholique ; il participait à la rédaction de la revue *Universitas* qui exerça tant d'influence dans les milieux intellectuels de Belgique. C'étaient les débuts d'une activité spirituelle et apostolique qui, plus tard, dans les années 60-70, conduirait Mgr Dondeyne à s'intéresser activement à l'étude de problèmes tels que celui de la régulation des naissances, de la tolérance religieuse, de la participation plus active des laïcs dans la vie de l'Église, etc. La figure du philosophe qu'était Mgr Dondeyne est bien connue. Il n'était pas sans intérêt de faire connaître l'apôtre attachant que fut et que demeure ce professeur d'Université.

L. DUPRÉ s'interroge, dans son étude qui a pour titre *Openness and closedness of the religious community* (pp. 63-74), sur le rôle qui revient à l'autorité dans une communauté de croyants, sur l'importance que l'Église devrait accorder à la vie intérieure des croyants plutôt qu'à l'accroissement numérique des membres de la communauté.

A. GESCHÉ (*La médiation philosophique en théologie*, pp. 75-91) réfléchit sur les rapports qu'entretiennent entre elles la philosophie et la

théologie. Les deux disciplines ont chacune sa spécificité, son langage et sa dignité à respecter. La philosophie ne pourrait, sans s'arroger des droits excessifs, imposer à la théologie son langage ; mais elle peut permettre « l'accès de la foi à un statut de rationalité » (p. 91). Là se situe le rôle de médiation que la philosophie peut jouer au profit de la théologie.

C. TROISFONTAINES, *L'étude philosophique du christianisme suivant Maurice Blondel* analyse surtout le livre de Blondel intitulé *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique et sur la méthode de la philosophie dans l'étude du problème religieux*. Il tente de préciser ce que Blondel entendait par une « étude philosophique de la religion chrétienne » (p. 93). Il se demande comment Blondel envisageait, sur le plan rationnel, l'idée d'un don surnaturel (p. 93). On sait combien cet écrit de Blondel a suscité de disputes au sujet de la notion de *surnaturel* et sur les rapports de la nature avec la surnature en l'homme. Par l'idée d'un « salut possible » qu'il introduisit dans la philosophie de la religion, Blondel fournit un principe de discernement ou d'interprétation des faits religieux.

G. VAN RIET (*Le problème d'un discours sur Dieu*, pp. 107-119) essaie de voir où se situe la difficulté d'un « discours sur Dieu » en étudiant — avec leurs difficultés propres — les quatre termes engagés dans ce discours : le locuteur, le destinataire, l'objet abordé, enfin le langage utilisé.

J. LADRIÈRE (*Le langage théologique et le discours de la représentation*, pp. 149-176) étudie avec soin « les implications, pour la théologie, de la problématique contemporaine de la déconstruction de la métaphysique » (p. 149). Le problème est posé de façons fort diverses, selon qu'on pense que le langage théologique peut se satisfaire des catégories spéculatives déjà disponibles, ou qu'on doit plutôt recourir aux catégories d'un langage autre que le spéculatif. Mais, en tout état de cause, la théologie pourrait difficilement se passer d'une métaphysique suffisamment structurée dans sa « montée sans terme dans le suspens infini de l'abîme » (p. 176).

Dans son étude intitulée *Art religieux et signification des formes* (pp. 221-232), E. DE KEYSER soutient que la « création artistique dévoile un aspect fondamental de la condition humaine, l'incarnation de la conscience » (p. 221). Dans le cas de l'art religieux, c'est « l'évaluation du monde visible en termes religieux qui donne à la peinture et à la sculpture ses véritables dimensions » (p. 226).

C'est l'« authenticité » de la prise de conscience que l'artiste a de son expérience religieuse, ainsi que sa capacité d'éveiller le « sens du sensible », qui donnera à son art une signification valable. « L'art sacré », conclut l'A., « apparaît bien plus comme une initiation à l'existence religieuse, que comme l'illustration d'une doctrine... Mais il s'élabore au sein de la communauté dont l'artiste partage la vie et les croyances, c'est la foi de cette communauté, dans la mesure où elle engage l'homme tout entier, qui féconde les œuvres ou les rend stériles » (p. 232).

J. ÉTIENNE, *La morphologie du sacré : remarques sur le Traité de Mircea Éliade* (pp. 233-240), rappelle le jugement que formulait Éliade à propos de la masse des faits sacrés : elle est hétérogène et paralysante. Étienne se demande s'il est possible « de mettre de l'ordre dans pareille multiplicité, d'en saisir la raison d'être » (p. 233). Il conclura son analyse en jugeant qu'une telle multiplicité tient au fait que l'homme va vers l'Infini avec « toutes les modalités de son être-au-monde », modalités aussi riches qu'ambiguës (p. 240).

M. NÉDONCELLE étudie en des pages lucides et vigoureuses *les équivoques de la sécularisation* (pp. 241-249). Il fait l'examen de la notion de « sécularisation », en distinguant divers types de profanité et de sécularisation. Il juge qu'« en niant inconsidérément la présence universelle du sacré au lieu d'en affiner la perception, les croyants s'exposeraient à scier la branche sur laquelle ils s'appuient » (p. 249). Si, d'une part, les théologies de la sécularisation sont en train de sombrer à cause de leurs « simplifications abusives », il y a d'autre part certains de leurs adversaires qui sont « des docètes qui s'ignorent » : « Pour eux, l'intériorité de Dieu ne parvient guère à se manifester réellement en Jésus. Elle ne le peut pas, à plus forte raison, dans l'Église et c'est pourquoi ils en appellent à un christianisme non-ecclésial » (p. 249). Une fois de plus apparaît difficile à maintenir l'équilibre de la vie de foi.

Dans son étude intitulée *Self-involvement and the affirmation of God* (pp. 263-277), P. MASTERSON juge qu'il n'y a pas de contexte concevable dans lequel la foi en Dieu « would not logically involve practical consequences for attitude and action » (p. 266). Si bien que l'accès le plus convenable à la « philosophie de Dieu » serait une analyse de la subjectivité humaine (p. 268). L'A. s'appuie sur les vues du théologien canadien Bernard Lonergan et de son disciple F. Crowe pour établir ce point de vue.

A. VERGOTE (*De la finalité religieuse en l'homme*, pp. 297-327) se demande « si, à l'instar des anciens, l'on peut concevoir le désir comme finalité et si l'on peut penser Dieu comme sa cause et son achèvement » (p. 299). Il réfléchit sur le désir naturel de voir Dieu, ou le rapport du naturel au surnaturel chez l'homme. L'A. n'étudie pas les diverses trajectoires que peut suivre le désir religieux ; il se contente d'esquisser une « structure universelle de la finalité religieuse » (p. 327).

H. DUMÉRY publie un extrait d'un « ouvrage de jeunesse resté volontairement inédit » (p. 331). Le sujet en est *L'Être et l'Un* (pp. 331-350). L'A. analyse avec finesse les vues de Plotin et de saint Thomas sur ce point, pour faire ressortir surtout les divergences qui séparent ces écrivains, témoins de deux mentalités différentes.

O. LAFFOUCRIÈRE présente dans une étude étrange, qui touche beaucoup de sujets en une douzaine de pages, *Le prédicat possible ou l'évidence de l'être* (pp. 351-363). Il veut « rapidement dégager » cette perspective selon laquelle il existe une profonde parenté entre « les diverses expressions de la pensée d'aujourd'hui », en dépit de l'apparente confusion où elles nous apparaissent.

Dans une étude qui a pour titre « *La métaphysique et le problème de Dieu. Un dialogue avec Martin Heidegger* » (pp. 365-391), J. VAN DE WIELE plaide « la cause d'une séparation au sein de la métaphysique, celle du problème de l'être et de celui de l'existence de Dieu » (p. 365). L'A. s'arrête à la crise que connaît actuellement la théodicée, crise dont sont largement responsables les excès commis par le « rationalisme » trop souvent pratiqué par l'apologétique. Mais il ne conviendrait pas pour autant de regarder comme impossible ou sans intérêt l'approche philosophique du problème de Dieu. L'A. justifie le bien-fondé d'une telle approche ; il en précise la portée et les limites.

Une étude de Mgr A. DONDEYNE termine ces *Miscellanea*. L'A. pose une question dans cet exposé qui est peut-être le meilleur de tout le recueil : *Un discours philosophique sur Dieu est-il encore possible ?* (pp. 417-448). Une fois nettement défini son propos, Mgr Dondeyne réfléchit sur la crise actuelle de la théodicée. Il la prend au sérieux ; il la soumet à une analyse critique qui lui fait conclure que si, d'une part, « la théodicée traditionnelle doit être profondément repensée en vue de notre temps » (p. 428), il reste que « l'élucidation métaphysique de l'existence humaine en vue du problème de Dieu, ce que nous appellerons l'approche

philosophique de Dieu, est encore toujours légitime, voire indispensable pour l'élaboration d'un langage religieux sensé et pertinent, capable d'interpeller l'homme moderne » (p. 429). L'ensemble de l'étude de Mgr Dondeyne est en réalité un « plaidoyer pour une réhabilitation de la réflexion philosophique (y compris le moment métaphysique) dans les sciences théologiques » (p. 448). C'était pour l'A. revenir sur une préoccupation maîtresse de sa vie.

On constatera, à parcourir le présent recueil, que les auteurs des articles sont presque tous de Louvain. C'est à la fois une lettre de recommandation et une limite, que cette liste des noms d'auteurs. La réputation des écoles philosophiques de Louvain n'est plus à faire. Par ailleurs, le lecteur du recueil que nous analysons retrouvera, sous la grande variété des sujets abordés, bien des préoccupations convergentes qui sont le fait d'un même milieu.

Ce recueil touche beaucoup de questions, et nombre d'entre elles ont trait à des aspects fondamentaux de la philosophie de la religion. Aussi regardons-nous le présent recueil comme une œuvre importante. Sur des domaines tels que ceux de la phénoménologie religieuse, de l'art et du langage religieux, de l'anthropologie et de l'ontologie que la philosophie de la religion ne peut ignorer, ces *Miscellanea* fournissent des études sérieuses qu'on lira avec intérêt.

Paul-Émile LANGEVIN

EN COLLABORATION, *Le déplacement de la théologie. Institut catholique de Paris. Recherches actuelles III* (Le Point Théologique, n° 21). Paris, Beauchesne, 1977, 187 pages (13.5 × 21.5 cm).

Le présent volume réunit l'ensemble des communications prononcées à un colloque tenu en février 1976 à l'occasion du centenaire de l'Institut Catholique de Paris. Le colloque se proposait « de repérer le déplacement des lieux traditionnels de la théologie, tant dans leur traitement que dans leur articulation et d'enregistrer aussi l'émergence de lieux nouveaux » (p. 5).

La première partie du volume tente un repérage historique du déplacement de la théologie depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Le P. Antoine Vanel analyse l'impact des méthodes historiques en théologie du

XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Il résume particulièrement bien la pensée actuelle sur la notion de fait historique et sur l'acte de l'historien. Il en arrive à conclure : « Entre une histoire interprétative qui serait abandonnée à la vulgarisation, où elle n'aurait plus qu'une fonction mythique, non située et non critiquée, et une histoire de spécialistes que la problématique de la production conduirait à ne plus s'intéresser qu'aux règles des fonctionnements sociaux, il y a sans doute place pour une démarche qui, sans ignorer totalement ses présupposés et sans oublier qu'aucune pratique historique ne peut en faire l'économie, reprenne en compte le besoin de "se comprendre", de découvrir ou d'explicitier sa manière d'être au monde, en fonction d'un passé qui n'a pas cessé de déterminer de nombreux aspects du présent, d'autant plus que ce besoin se fait particulièrement sentir dans une période d'éclatement et de ruptures comme celle que nous vivons » (p. 42).

La contribution du P. M.-D. Chenu consiste à présenter les lieux théologiques de Melchior Cano par rapport à la théologie d'aujourd'hui. Il souligne notamment qu'il ne suffit plus, après Vatican II, de considérer l'histoire comme un lieu théologique extrinsèque et d'ignorer toute subjectivité dans l'ordre de la foi.

Sous un titre bien frappé, *Du savoir à l'interprétation*, Claude Geffré décrit « le déplacement qui s'est opéré dans la théologie depuis une vingtaine d'années, c'est-à-dire le passage de la théologie comme savoir constitué à la théologie comme interprétation plurielle ou encore le passage de la théologie dogmatique à la théologie comme herméneutique » (p. 51). Quant aux causes du déplacement de la théologie, il retient l'approfondissement de la notion de Révélation (dimension eschatologique de la plénitude de l'Évangile, historicité tant de la vérité révélée que de l'acte de foi) et l'histoire récente du problème herméneutique (contestation de l'historicisme et du savoir spéculatif). Quant à ses conséquences, le P. Geffré souligne le traitement nouveau des lieux traditionnels (Écriture et Tradition), l'articulation nouvelle entre Écriture et dogme, ainsi que l'émergence de lieux théologiques nouveaux, notamment l'épistémologie et la pratique chrétienne.

Enfin, André Dumas aligne un certain nombre de remarques, certaines fort bien observées, sur le thème de *Pluralité des interprétations et autorité*.

La seconde partie de l'ouvrage s'interroge sur la pratique comme lieu de la théologie. Elle est introduite par le P. P.-A. Liégé qui pose un certain